

JEAN-CLAUDE GAUTHIER

Les enquêtes de Jean Némar



## DISPARITION A LOURDES

## **Jean Némar. Un point c'est tout.**

J'me présente, je ne m'appelle pas Henri, je ne veux pas spécialement réussir dans la vie.

Tout simplement, je m'appelle Jean. Jean Némar. Je dis tout simplement mais c'est un patronyme assez compliqué à porter. Je vous vois venir, vous les intellectuels du jeu de mot, à débiter vos sarcasmes que j'entends depuis plus de quarante ans. Dans cette histoire c'est le prénom qui fait tout. On m'aurait appelé Paul, Pierre, Léon ou je ne sais quoi, les gogos de tous rivages pouvaient aller se rhabiller pour leurs jeux de mots à la con.

La faute à qui ce bazar ? Bien sur, à mon père qui lui s'appelle naturellement Némar mais Jean aussi. Il a du se dire à ma naissance, je porte un nom à la con et bien on va partager le fardeau à deux. Comme cela, on est deux à en avoir marre. Il aurait peut-être mieux fait de ne pas me reconnaître. A partir de ce moment là, j'aurais porté le nom de ma mère.

Ce ne serait que déplacer le problème car ma mère porte le doux nom évocateur de Têtedoie ayant pour prénom Pélagie. Têtedoie étant un nom courant dans la région. Pas facile à porter quand même. Sur mon arbre généalogique, ce n'est pas du meilleur effet. C'est pour cela que j'ai décidé de couper la branche à ce niveau et évite d'avoir de la descendance.

Son patronyme n'a pas l'air de la déranger, ici au pays de la volaille. Elle se dit qu'elle aurait pu tout aussi bien s'appeler Cudpoule qui est aussi un nom de la région. Tout le monde l'appelle Pélagie, ça simplifie les choses.

A ce moment là tu dois te demander, ami lecteur dans quel trou perdu sommes-nous. Eh bien on est en Bresse.

En Bresse comme on dit ici car on roule les R, et pas rien qu'un peu. Pour être plus précis nous sommes à Louhans pays du poulet de Bresse. Le poulet le plus français qui existe. Cocorico ! Eh oui ! Il a les pattes bleues, les plumes blanches et la crête rouge. Cela t'en bouche un coin ! Surtout lorsqu'il est accompagné de vin jaune et de morilles.

J'ai passé toute ma vie ici dans cette petite ville de sept mille habitants. Largement le triple le lundi, jour de marché aux bestiaux. J'y mène une vie de détective. Je suis le seul de la région. Cela vous surprend mais j'y trouve mon compte. Je mène des enquêtes à la demande, parfois en aide de la police locale ou des journalistes. J'effectue des recherches d'ordre privé ou pour des héritages. J'ai également beaucoup de demandes de filatures. Ici au pays des vaches charolaises, il n'y a pas que les bestiaux qui portent des cornes. Enfin, j'y trouve mon compte et ma petite entreprise se porte bien.

Je n'ai rien d'un San-Antonio ni d'un James Bond. Nous sommes au fin fond de la France, je n'ai point besoin de pistolet et matériel sophistiqué. Pour me déplacer, j'entretiens et ménage une antique DS 23 qui fait bien des envieux, point de super bolide coupé sport. Une dernière chose, sur mon passage, les filles ne s'effondrent pas ni se liquéfient.

Amis lecteur, tu aimerais savoir comment j'en suis arrivé là ? Dis-toi bien que ce n'était pas une vocation comme on en rêve quand on est gosse.

Il y a une dizaine d'années, j'étais commercial en bétail, ça c'est pour la carte de visite. Dans la région on appelle cela maquignon. J'achetais et revendais des vaches chez les paysans. Je parcourais toute la région et gagnais bien ma vie.

Le week-end je faisais la fête et c'est ainsi que je rencontrais une fille d'un village voisin. Nous nous sommes mis ensemble. A la colle comme on dit à la campagne.

Nous sommes restés collés deux ans. Un soir que je rentrais d'une foire aux bestiaux, je retrouvais le nid familial vide. Un mot griffonné à la va vite errait sur la table de la cuisine.

*Adieu, Jean Némar. J'en ai marre aussi.*

*Ps : j'ai pris mes affaires.*

Je constatais qu'elle avait embarqué toutes ses fringues, la télé qu'elle couvrait du matin au soir, Frigolu notre chat conjugal et la voiture que je lui avais achetée il y a six mois. Mais pas seulement. Le pire allait venir.

En entrant dans la chambre, j'ai vacillé. Elle avait vidé tout le contenu de mon armoire. Bien sur, tout l'argent que je mettais de côté avait disparu. Dans mon métier les affaires se traitent souvent en liquide alors on en met un peu de côté pour les vieux jours. La garce ! Elle savait bien que je n'allais pas porter plainte.

Résultat des courses, deux ans de dépression, plus de boulot et plus de fric. Tel un Tanguy, retour à la case départ chez maman Pélagie.

C'est à cinq kilomètres de Louhans que nous avons notre maison en direction de Lons-le Saunier sur la commune de Ratte. Oui, je sais encore un drôle de nom, qui va faire dilater la votre. *J'ai la rate qui se dilate...*

C'est ici que j'ai passé mon enfance, dans une ferme bressane authentique entourée de dix hectares de terrains et forêts. Je vais satisfaire la curiosité de ceux qui ne connaissent pas. Le corps principal de la ferme est tout en briques avec sous-bassement en pierres de taille. Dans la région la couleur rouge domine pour les bâtisses. Dans le sol il n'y a que de la terre alors les cailloux coûtent chers. Avant lorsqu'on construisait, on fabriquait les briques sur le lieu même de la construction. Il en était de même pour les tuiles. Les toits sont à double pente avec avancée. Les animaux et le fourrage côtoyaient le logement des paysans. Sur le devant de la ferme se trouve le traditionnel puits. Face à la bâtisse principale nous avons quelques dépendances, poulailler, cabane à cochons, clapier à lapins. Plus à l'écart, une mare pour les canards, un grand potager et bon nombre d'arbres fruitiers. Voilà notre paradis sous la direction de Pélagie.

Ce jardin d'Eden nous est tout droit tombé du ciel. Laisse-moi t'en conter l'histoire.

Mon père, l'autre Jean Némar était comptable pour un riche négociant en bétail, céréales et fourrages. Cela c'était pour la façade. Derrière cela il y avait une forte activité pour

d'autres formes de fourrages. Celui qui vient de Colombie, du Maroc ou d'Asie dont on évite de faire étalage au grand jour. Pour le compte de son employeur, mon père faisait régulièrement des voyages en Suisse afin d'y effectuer des dépôts, et cela en toute conscience professionnelle et toute innocence. En récompense en plus de son salaire de comptable, son employeur lui fit don de cette ferme de Ratte qu'il avait reçu en guise de paiement d'une dette d'un supposé client. Quelques temps plus tard, mon père se fit contrôler à la douane en allant à Genève. Ce jour là les fonctionnaires se firent plus finauds qu'à l'habitude et découvrirent grands nombres de liasses planquées dans la voiture. L'affaire fut démantelée, le patron fut mis en prison pour vingt ans, d'autres sbires également condamnés et mon père en pris pour cinq ans.

Avec ma mère nous avons continué à vivre dans notre ferme qui nous permettait de subsister de ses produits. Le dimanche, c'était jour de visite à la prison de Châlons-sur-Saône.

Une fois sa peine purgée, mon père a retrouvé un emploi aux abattoirs de la région. Ce fut de courte durée, un jour il ne rentra pas. Un taureau plus rebelle que les autres qui refusait de finir en corned-beef encorna l'artère fémorale de mon père qui se vida sur le champ. Depuis ce jour là j'habite avec maman dans un grand appartement. Mise à part ma période de grand amour avec ma dulcinée-escroc.

Ma dépression terminée, je ne me voyais pas finir ma vie en gentleman-farmer, je me mis à réfléchir à mon avenir. C'est en regardant un feuilleton à la télé dans lequel Guy Marchand jouant le rôle de Nestor Burma, détective, que la lumière fut. Je décidais que j'allais devenir enquêteur privé.

Ma première enquête, je la consacrerai à retrouver ma malhonnête de femme qui a fui avec ma tirelire. Ainsi fut fait. Enfin presque, je n'ai pas retrouvé l'oseille et mon ex s'était mise en ménage avec un CRS.

Aussi, je persistais dans ma carrière de détective privé.

Aujourd'hui, c'est lundi, jour de marché, le réveil sonne à quatre heures. Pour moi dans mon crane, il prend l'apparence d'une locomotive qui entre en gare. J'ai la tête dans le sac. Hier avec des potes nous sommes allés voir le match de rugby à Lons. La soirée c'est terminée devant une fondue à la taverne de la Finette à Arbois. La loco dans le crane doit être le résultat du mélange Macvin, cote du Jura, vin jaune et alcool de gentiane.

*T'aurais pas les cheveux qui poussent à l'envers ?* me dit ma brave mère.

*J't'en vais te réparer tout cela.*

C'est un bol digne des meilleurs déboucheurs de chiotte que j'ai devant moi. Au départ c'est un mélange d'œuf battu, de rhum, pour le reste, je préfère ignorer.

*Bois tout d'un coup, il faut soigner le mal par le mal,* elle me dit.

Pour ceux qui ont vu le film les bronzés font du ski, je suis en train de revivre à quatre heures du matin, au fin fond de la Bresse la séquence où ils dégustent la liqueur d'échalotes dans le refuge savoyard.

J'avale cul-sec mon breuvage, je m'agrippe à la table de la cuisine, mes ongles en pénètrent le bois puis une puissante décharge électrique me parcourt la colonne vertébrale. Je souffle bruyamment.

*Tu vois cela va déjà mieux, expulse fièrement Pélagie.*

En silence je sors préparer la camionnette pour le marché de ma mère. J'y charge les cageots de légumes, les plateaux d'œufs, les volailles, les pots de miel, des sacs de noix et des potirons. Que du bio et de qualité.

Après cela, je vais l'aider jusqu'à huit heures à installer son stand au champ de foire. Lorsque nous arrivons, bon nombre d'exposants sont installés. Pour ma mère, il n'y a pas de problème, le placier est un ami de longue date, il lui réserve toujours le même emplacement.

La mise en place terminée, je fais mon traditionnel tour des éleveurs et producteurs présents. Je les connais tous de longue date. Pour certains, nous avons fait l'école ensemble et même le service militaire.

Avant de me rendre à mon bureau, mon habituel café à la buvette sous la halle m'attend. Celui-ci est le bienvenu après la purge que m'a fait ingurgiter Pélagie.

*Salut, Jean. T'as l'air de péter la forme. Je t'ai mis deux lapins de côté. Je les ai refileés à Pélagie.* Et tout cela accompagné d'une grande claque dans l'épaule. Nul besoin de me retourner, j'ai reconnu mon ami Pierre Boulay. J'évite de m'étendre sur le niveau de ma forme.

Pierrot, on se connaît depuis l'école primaire. A l'époque on l'appelait le boulet. C'en était un au sens propre comme au sens figuré. Cela fait seulement deux ans que nous sommes bien amis.

## Une affaire vache.

Un beau matin de printemps, la sonnerie du téléphone me réveille. *C'est Pierre Boulay* que me crache le bigophone, *il paraît que tu es détective, j'aurais besoin de ton aide. J'ai aussi appelé les gendarmes. Si tu pouvais venir rapidement.* Et il me décline son adresse.

Aussitôt dit aussitôt fait. Je grimpe dans ma DS et file route de st Usage puis chemin de Putacrot à la sortie de Ratte.

Au loin les lucioles bleues des véhicules de la gendarmerie me donnent le chemin à suivre. Je sors de mon carrosse et suis accueilli par Pierrot et quatre gendarmes dont l'adjudant Pèlerin avec qui j'ai travaillé sur d'autres affaires.

*C'est des pourris, ceux qu'on fait cela,* hurle Pierrot apparemment très en colère et les yeux en larmes.

*Si tu me racontais ce qui se passe.*

*Suis-moi et tu verras.*

C'est en file indienne que nous suivons le paysan. L'adjudant Pèlerin fermant la marche. Après avoir traversé deux pâtures et franchi plusieurs clôtures dont l'une fut fatale au fond de culotte d'un gendarme nous arrivons à proximité d'un bosquet.

Derrière les acacias, c'est un spectacle peu ragoutant qui nous attend. Trois vaches mortes sont étendues dans une mare de sang. Ce sont plutôt trois restes de carcasse. Les bestiaux sont manchots et cul-de-jatte. Les pattes avant et les cuisseaux ont été découpés. Pierrot en est lui aussi abattu.

La marée chaussée procède aux premières constatations et j'en fais de même.

*Elles ont été découpées à la tronçonneuse après avoir été abattues d'une balle dans la tête, que je dis à l'adjudant. L'impact est bien visible au niveau des cornes des bovins, il faudra procéder à l'extraction des balles pour identifier l'arme.*

Pour l'instant aucune douille au sol n'est visible dans cette mare de sang. Pèlerin donne des ordres pour faire venir des éléments de la police scientifiques ainsi que pour boucler la zone pour préserver des indices.

Je m'éloigne du groupe en suivant des taches de sang dans l'herbe. Pèlerin me rejoint en jurant. Il vient d'écraser une belle bouse de vache bien fraîche.

*Vous avez de la chance car c'est du pied droit, cela porte bonheur que je lui dis, puis je rajoute, ils sont partis par là. Les taches de sang vont jusqu'à la clôture là-bas.*

Mon accompagnant trainant la patte pour s'essuyer les godasses puantes dans l'herbe, nous suivons les traces sanguinolentes sur une trentaine de mètres. Ce n'est pas une clôture qui nous arrête. Il n'y en a plus. Les barbelés ont proprement été découpés à la pince coupante.

Notre piste macabre s'arrête là en bordure d'un chemin de terre. Ce sont des traces d'une activité inhabituelle que nous découvrons. De nombreuses marques de chaussures et des empreintes de pneus.

*Voilà qui est intéressant, je vais faire relever tout cela. Ne touchez à rien* me déclare le pandore au pied puant.

En silence le groupe retourne en direction de la ferme. Les gyrophares bleus toujours en action ont contribué à attirer le voisinage. La femme de Pierre en profite pour donner sa conférence personnelle aux curieux.

Pierre Boulay nous invite à prendre un café dans sa cuisine et en profitons pour faire le point. Il en ressort des constatations faites dans la pâture la conclusion suivante : plusieurs individus probablement au moins quatre sont venus à bord de un ou plusieurs véhicules dans la nuit, en provenance de Ratte et empruntant le chemin de terre qui mène au ruisseau de Putacrot. Ils se sont arrêtés à proximité du pré, ont découpés les fils barbelés puis ils ont abattus les bovins qui étaient dans le bosquet d'une balle entre les cornes et ont accompli leur boucherie à la tronçonneuse. Entre parenthèses cela n'a pas du être une mince affaire pour emmener les quartiers de viande aux véhicules. C'est pour cela qu'ils devaient être nombreux. On a peut-être affaire à une bande de trafiquants organisés. On ne voit pas des paysans ou des particuliers faire cela surtout avec une telle quantité de viande.

Pèlerin prend la parole. *Nous allons nous charger d'analyser les indices de la scène, c'est-à-dire, identifier l'arme, analyser les empreintes de pas et des véhicules et déterminer le nombre de criminels. Vous monsieur Némard si vous pouviez fouiner dans le voisinage pour découvrir des indices cela pourrait nous rendre service. Quant à vous Monsieur Boulay contactez votre assurance, expliquez leur la situation.*

Je consacrais donc les jours qui suivirent à cette affaire.

Je commençais par questionner les fermes les plus proches du chemin. Dans l'une d'elle, ils avaient bien entendu dans la nuit des bruits de circulation, leur chien avait même aboyé mais ils n'y avaient pas porté plus d'attention à cela. Dans la région la méfiance n'est pas à l'ordre du jour. Les bruits la nuit c'est naturel.

Plusieurs personnes du village m'ont fait part du passage de ramoneurs qui faisaient du porte à porte et ce pendant deux jours de suite. Ils étaient trois dans une camionnette blanche. Ils avaient un fort accent. Cela me donna une idée. Il paraissait difficile que des gens résidents dans la région se livrent à un tel massacre et puis il faut écouler la viande et plusieurs personnes sont dans le coup. Je téléphonais à mon Pèlerin et lui demandais s'il pouvait me lister les camps de gens du voyage dans un rayon de quinze kilomètres.

Trente minutes plus tard, j'avais ma réponse. Cinq camps étaient recensés. Quatre de faible importance et un d'une centaine d'emplacements. Je décidais de les visiter tous. Sans grande conviction, je fis le tour des quatre plus petits. Il n'y avait que quelques caravanes dans chaque camp et en apparence, ils n'avaient pas l'envergure pour monter une telle opération.

Je trouvais le dernier camp à une quinzaine de kilomètres. Celui-ci était plus conséquent et il y régnait une forte activité. J'évitais de trop m'en approcher. Je ne voulais pas me faire repérer. A vue de nez plus de trois cent personnes devaient résider ici. Une épaisse fumée avec une forte odeur de plastique s'en dégageait. Ils devaient surement faire fondre des fils électriques pour en extraire le cuivre. En examinant la topologie des lieux, je pus constater qu'à l'opposé une rivière

longeait le site. C'était la Seille. Je ne pouvais m'éterniser au risque de me faire repérer. Je fis le trajet retour en réfléchissant à un plan d'action.

Le lendemain matin c'est en mordu de la pêche que je débarquais sur le site. Je me garais bien en amont de la rivière à proximité d'un pont. J'avais sorti tout mon attirail de pêche qui n'avait plus servi depuis longtemps. Deux coups de bêche dans le jardin m'avaient suffisamment fourni en beaux vers de terre appétissants. Pélagie m'avait préparé un casse-croute pour dix, auquel j'y rajoutais un bon litre de jaja treize degrés. J'allais pouvoir tenir un siège.

Je commençais ma pêche en aval du pont à une cinquantaine de mètre dans une petite cascade qui me semblait propice à un repère de goujons. Je touillais le fond de la rivière avec un bâton pour réveiller mes prochaines victimes et calais ma ligne dans le courant.

L'attente ne fut pas longue, le premier candidat au suicide apparut au bout de mon hameçon sous la forme d'un magnifique goujon frétilant. Il alla tout droit rejoindre le fond de ma filochette qui trempait dans l'eau. Pendant une heure, j'assistais à un suicide collectif et ma bourriche se remplissait. Une bonne friture se préparait. J'avais pu caler une deuxième canne dans un trou d'eau qui se trouvait sur ma droite, ce qui me permit d'agrémenter ma capture de quelques perches rayées.

J'en oubliais presque que j'étais venu pour tout autre chose. Je repliais mes affaires et me déplaçais le long de la rivière en direction du camp. Je m'installais pas très loin de celui-ci à proximité d'un grand trou d'eau qui allait me

permettre de continuer mes captures tout en observant le campement.

Je notais qu'à l'intérieur de celui-ci se trouvait un grand nombre de véhicules utilitaires. A l'écart des caravanes il y avait également deux camions frigorifiques garés cote à cote. Une observation plus poussée, risquait de me faire repérer.

J'en revins à mes poissons. Ce fut le moment où mon bouchon en profita pour piquer à fond. Je ferrais d'un coup sec, une belle prise se démena au bout de ma ligne. Je mis quelques minutes pour sortir le nouveau candidat au suicide. C'était un joli gardon de plus de trente centimètres. Je le décrochais et le remis aussitôt à l'eau.

*Pourquoi tu le remets à l'eau ?* disait la voix d'un gamin derrière mon dos.

*C'est plein d'arêtes* dis-je en me retournant.

Trois gamins d'une dizaine d'années et venant visiblement du camp me rendaient visite.

Avaient-ils été envoyés comme espions ou venaient-ils simplement par curiosité ?

J'allais continuer de jouer mon rôle de pêcheur passionné.

*Salut les gosses ! Vous aimez la pêche ?*

*On vient des fois. On a des cannes en roseau. On prend des vairons et des petits gardons* me dit un petit rouquin tout frisé qui semblait être le chef de la bande.

Je sortais ma bourriche et montrais mes prises. *Si vous remontez la rivière en direction du pont, il y a une petite cascade, idéale pour trouver des goujons.* Je leur expliquais comment s'y prendre. Ils en étaient tout baba. De plus cela renforçait leur conviction que j'étais venu ici pour pêcher.